



HAL
open science

La vie sociale des images-2

Sylvain Maresca

► **To cite this version:**

| Sylvain Maresca. La vie sociale des images-2 : Le discrédit originel depuis Platon. 2022. hal-03511142

HAL Id: hal-03511142

<https://hal.science/hal-03511142>

Preprint submitted on 4 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE DISCRÉDIT ORIGINEL : Platon et les images

La présence des images est attestée depuis les temps préhistoriques :

- peintures de la grotte de Chauvet : - 32 000 ans avant Jésus-Christ ;
- art rupestre en Afrique australe et en Afrique du Sud : - 27 000 ans ;
- gravures sur pierre de la grotte de Cussac : - 22 000 ans ;
- motifs gravés sur les rochers de la Corne de l'Afrique : environ – 17 000 ans ;
- peintures rupestres de Lascaux : environ - 13 000 ans.

Toutes les grandes civilisations du passé ont laissé des images et d'ailleurs cette production iconique est l'un des plus foisonnants registres de traces accessibles aux archéologues de l'époque moderne. Il reste des images même lorsqu'on ne trouve pas d'écriture. C'est probablement le plus ancien mode de transmission matérielle de la culture parmi les hommes.

Toutefois, cette ancienneté ne signifie pas que l'image jouisse d'un statut bien établi dans la culture occidentale. Au contraire, sa légitimité culturelle a toujours été contestée et même franchement combattue à plusieurs époques par des fractions importantes des élites cultivées de la société. Cette instabilité perdure depuis l'Antiquité grecque, qui a jeté pour longtemps les bases d'un discrédit philosophique à l'encontre des images. Notre culture procède largement de cette civilisation. Si l'on veut comprendre pourquoi les images continuent à être accueillies avec un mélange de fascination et de rejet, pourquoi elles se multiplient tout en étant suspectées de tous les maux, il nous faut donc remonter jusqu'aux philosophes grecs, et en premier lieu à **Platon**.

Les Grecs n'accordaient pas une grande considération à la production artistique. D'ailleurs, il n'existait pas de mot dans leur langue pour désigner ce que nous appelons aujourd'hui l'art. *Techné* servait aussi bien à désigner la technique d'un menuisier que le talent d'un sculpteur. Aux yeux des penseurs grecs, les artistes étaient de simples techniciens capables d'ériger de belles statues en hommage aux Dieux, mais nullement des créateurs, au sens que nous donnons à ce mot aujourd'hui. Au mieux, ils imitaient une idée de la divinité ; au pire, ils passaient pour de dangereux falsificateurs.

L'enjeu du débat

Avant d'entrer dans le détail de la pensée de Platon, il est essentiel de situer la portée du débat sur les images.

Pour les penseurs grecs, la question n'était pas celle de l'existence des images : celle-ci était un fait d'expérience, il n'y avait pas à revenir dessus. La civilisation grecque était, comme tant d'autres civilisations de l'Antiquité, riche d'attributs décoratifs de toute sorte, en particulier visuels, que l'on retrouve dans de très nombreux vestiges archéologiques : sur la surface des poteries, dans le relief des bijoux, à même les murs, les tissus, dans les mosaïques, sans parler des innombrables sculptures qui ornaient les temples, les lieux publics et les riches demeures.

La véritable question était celle de la **légitimité des images**. En quels termes se posait-elle ?

Le monde grec était dominé par l'idée de la divinité. C'était une société profondément religieuse, non seulement dans sa culture, mais également dans son organisation politico-administrative.

Dans toutes les sociétés, la divinité est réputée inaccessible à l'entendement humain : elle constitue une entité transcendante que l'homme ne peut absolument pas comprendre. Pourtant, il se sent concerné par cette essence qui le dépasse, il se considère même comme sa créature. Dès lors, il cherche à entrer en communication avec elle, à percevoir sa présence, à ressentir son action dans sa propre vie, ainsi que dans l'univers qui l'entoure. Car si l'homme ne peut accéder à Dieu, il a en permanence devant lui le spectacle des manifestations divines, ne serait-ce qu'à travers le monde créé par ce Dieu omnipotent. Aussitôt surgit cette question : l'homme peut-il comprendre Dieu, du moins accéder à un début de compréhension de Dieu, à travers ce qu'il appréhende de sa création ? Cette création, qui n'est qu'un aperçu des manifestations divines, peut-elle mettre l'homme sur le chemin de la connaissance de Dieu ? Étant entendu que l'homme n'a pas d'autre recours possible. Telle est donc la question : l'homme peut voir ce que Dieu a fait ; mais cette image peut-elle le conduire à connaître Dieu ? Par extension, l'image est-elle un vecteur légitime de connaissance ? Peut-on comprendre quelque chose d'essentiel au monde qui nous entoure par le biais des images que nous nous en faisons ? Car, de ce monde, nous n'avons jamais que des perceptions, des représentations, jamais aucune certitude universelle, aucun principe intangible de compréhension.

L'autre point soulevé dans la question de la légitimité des images est le suivant : mu par son désir de se rapprocher de son Dieu ou, plus exactement, de rapprocher ce Dieu inaccessible du cœur de sa vie, l'homme peut-il se le représenter ? Peut-il en faire une image, sachant qu'aucune représentation n'est à la mesure de l'essence de Dieu ? N'est-il pas pitoyable et même mensonger d'offrir au regard crédule des hommes des images censées leur donner à voir le visage de Dieu, alors qu'elles sont forcément trompeuses ? Dieu excède toute représentation. Et si l'image de Dieu demeure obstinément sans proportion avec l'essence qu'elle prétend représenter, peut-elle seulement en donner une idée ? Peut-elle faire accéder à une certaine perception, même très fragmentaire, du divin ? Peut-elle mettre sur le chemin de Dieu et ainsi aider à croire en sa puissance ?

J'ai employé le terme de « Dieu » dans un sens générique, sans me soucier des formes que lui ont données telle ou telle religion particulière. Dans le cas des Grecs, il s'agissait d'un Panthéon de Dieux, tous différents les uns des autres. Mais peu importe : la question de leur représentation et de l'accès à leur connaissance par le biais des images reste entière dans ce contexte polythéiste, comme elle le sera, nous le verrons plus tard, dans le contexte monothéiste du christianisme. Bref, dans tous les cas, l'image existe, elle prolifère même, mais elle n'a pas forcément de légitimité au regard de **la seule question qui importe**, à savoir **celle de Dieu**.

Platon ou le discrédit des images

On attribue à Platon la paternité d'un discrédit des images qui perdure très nettement depuis lors dans la culture occidentale. Nous allons d'abord voir ce qu'il en est, puis nous insisterons

sur un aspect de la philosophie de Platon qui relativise sensiblement cette première impression.

Platon divise l'univers en deux :

- il y a le monde *sensible*, dans lequel nous vivons, peuplé d'êtres humains et d'objets matériels, siège du désordre ;
- et le monde *intelligible*, composé d'un ensemble organisé d'Idées (appelées également Formes), qui sont d'origine divine. Chacune représente la vision pure que Dieu se fait de chaque chose. Il y a une Forme du lit comme il y a des Formes pour des valeurs beaucoup plus fondamentales, abstraites : la Vérité, la Justice, la Beauté. La Forme supérieure, celle qui domine et inspire toutes les autres, est celle du Bien.

La difficulté vécue par les hommes, c'est qu'ils ne peuvent pas avoir accès directement aux Formes. Le menuisier qui veut faire un lit est incapable de contempler la Forme du lit pour la recopier avec du bois et des outils. Seule l'âme séparée du corps peut accéder au monde des Formes. Par conséquent, cette rencontre ne peut avoir lieu qu'après la mort physique, car l'âme est immortelle. Tant qu'elle reste engoncée dans la réalité physique de l'individu, l'âme est simplement capable de réminiscences : elle se souvient vaguement et toujours de manière déformée des Formes, parce qu'elle est l'instance de l'intellection chez l'homme.

C'est dans le **mythe de la caverne** que Platon aborde le plus directement comment il voit le rôle des images dans ce contexte. Ce texte prend la forme, comme souvent chez Platon, d'un dialogue entre Socrate et l'un de ses interlocuteurs, ici Glaucon, un frère de Platon :

« Représente-toi, commence Socrate, de la façon que voici l'état de notre nature relativement à l'instruction et à l'ignorance. »

Le mythe de la caverne introduit en effet le chapitre de *La République* qui aborde le programme d'éducation des futurs dirigeants de la cité grecque.

« Figure-toi des hommes dans une demeure souterraine, en forme de caverne, ayant sur toute sa largeur une entrée ouverte à la lumière ; ces hommes sont là depuis leur enfance, les jambes et le cou enchaînés, de sorte qu'ils ne peuvent bouger ni voir ailleurs que devant eux, la chaîne les empêchant de tourner la tête ; la lumière leur vient d'un feu allumé sur une hauteur, au loin derrière eux ; entre le feu et les prisonniers passe une route élevée : imagine que le long de cette route est construit un petit mur, pareil aux cloisons que les montreurs de marionnettes dressent devant eux, et au-dessus desquelles ils font voir leurs merveilles. (...) Figure-toi maintenant le long de ce petit mur des hommes portant des objets de toute sorte, qui dépassent le mur, et des statuettes d'hommes ou d'animaux en pierre, en bois, et en toute espèce de matière.

– Voilà, [s'écrit Glaucon], un étrange tableau et d'étranges prisonniers.

– Ils nous ressemblent, répond Socrate ; et d'abord, penses-tu que dans une telle situation ils aient jamais vu autre chose d'eux-mêmes et de leurs voisins que les ombres projetées par le feu sur la paroi de la caverne qui leur fait face ? (...) Et pour les objets qui défilent, n'en est-il pas de même ? (...) Si donc ils pouvaient s'entretenir ensemble ne penses-tu pas qu'ils prendraient pour des objets réels les ombres qu'ils verraient ? »

Pour reprendre le vocabulaire conceptuel de Platon, les hommes n'ont accès qu'au reflet partiel et déformé des Idées, par le biais des représentations qu'ils s'en font. Ce n'est pas simplement paresse de leur part. Plus fondamentalement, ils ne peuvent soutenir la vision des Idées elles-mêmes. Dans le contexte de la caverne, s'ils pouvaient seulement se retourner, ils seraient littéralement aveuglés par la lumière divine. Ils en sont donc réduits aux reflets sur le mur. Et ces reflets ne leur permettent aucunement de se libérer de leurs erreurs de jugement. Il

leur faudrait travailler inlassablement à l'élévation de leur âme pour espérer gagner une perception plus profonde des Idées et, pour certains êtres d'exceptions (comme Socrate), s'approcher de la connaissance du Bien.

Dans cette optique, l'image n'égale jamais le modèle. Imprimée par l'homme dans une matière qui toujours résiste à sa mise en forme, l'image n'est qu'une pâle imitation. Souvent même, elle induit en erreur. Elle est donc incapable d'atteindre la vérité.

Cette condamnation de l'image – qui fascine, mais qui toujours falsifie – pèsera très lourd dans l'héritage culturel que nous avons reçu des Grecs. Aujourd'hui encore, notre fonctionnement intellectuel continue à reposer sur une hiérarchie forte qui place en haut les formes abstraites du savoir (la philosophie, les mathématiques, la science) et qui dénie tout véritable statut de connaissance aux formes sensibles d'expression, tels que l'art ou la poésie. Nous avons beau vivre désormais dans un monde d'images, dont la plupart ont été inventées par la science moderne et servies par la technologie, nous conservons une défiance à leur égard, que nous n'avons pas à égalité vis-à-vis des idées, qui pourtant ne sont pas moins trompeuses. Mais ainsi est fait notre esprit : nous le devons à Platon.

Platon est donc considéré à juste titre comme le *père de l'iconoclasme*.

L'image comme moteur de la connaissance

Pourtant, la suite du mythe de la caverne laisse entrevoir une sortie possible de cette prison d'images. Une sorte difficile, constamment menacée de rechute et qui expose ceux qui pourraient en bénéficier à l'incompréhension, voire à l'hostilité déclarée de leurs anciens camarades de détention. Il ne fait pas bon s'échapper du monde trompeur des images.

En réalité, pour trompeuse qu'elle soit, l'image fait quand même office de moyen terme entre le monde sensible et le monde intelligible. C'est là une vertu indéniable, la seule d'ailleurs que lui reconnaisse Platon. En tant que reflet des Formes d'en haut, l'image inspirerait le désir de s'élever vers l'idée du Beau et du Bien. Le spectacle des images représentant le ou les Dieux susciterait chez l'homme une émotion qui déclencherait son premier mouvement en direction de la divinité. Telle est la fonction assignée à l'art : donner l'envie de se rapprocher du divin. La statue du Dieu, érigée dans un temple, attire les fidèles en leur offrant une première approximation, immédiatement sensible, de l'idée divine. Il y aurait toujours quelque chose de divin attaché à toute représentation de Dieu, même la plus imparfaite qui soit.

Il faut bien comprendre que Platon voit le monde et la présence qu'y occupe l'homme en terme de chute : nous serions tombés dans cet univers chaotique, livrés aux sensations immédiates, sans avoir pour autant tout à fait perdu la notion du monde intelligible, celui des Idées (le seul vraiment réel, selon Platon). Notre âme conserverait la nostalgie de ce monde supérieur. Les images, particulièrement celles que produit, dans la Grèce antique, l'art selon les préceptes de la religion, réveilleraient ce lien nostalgique avec les entités supérieures. L'art serait donc susceptible de remettre les hommes, du moins certains d'entre eux, sur le chemin de la connaissance de Dieu – chemin sur lequel, pour progresser, ils devraient très rapidement délaisser toutes les formes sensibles au seul bénéfice de l'ascèse physique et mentale. Mais au moins, l'art et ses images les auraient-ils mis sur la bonne route.

Vu sous cet angle, Platon peut donc être considéré également comme le *père des iconophiles*. Certes, il n'y a pas de salut par *les images*, mais celles-ci peuvent en susciter l'envie, en

donner l'impulsion. Elles ne constituent pas un but, mais un vecteur transitoire. Elles sont appelées à être dépassées par une forme supérieure de connaissance, mais la connaissance a besoin de leur force d'évocation.

Cette dialectique se retrouvera tout d'abord au cœur de la querelle qui agitera plusieurs siècles plus tard les Pères de l'Église chrétienne. Elle se retrouve également de nos jours dans le processus de construction de la connaissance scientifique, qui recourt intensément aux images pour stimuler son imagination conceptuelle. Nous y reviendrons.

ooo

Pour conclure, on peut dire que, depuis Platon, l'image est suspectée par les intellectuels de conduire à l'erreur en faisant croire aux esprits trop influençables qu'elle leur donne directement accès à la connaissance des choses. Le leurre, en la matière, procède de la confusion entre l'objet représenté et sa représentation. L'image ne donne jamais à voir que des représentations. A ce titre, elle écarterait de la connaissance véritable des choses.

Mais, cette image, qui devient perverse si on la vénère trop, peut se révéler être un stimulant de l'intelligence si l'on suit en elle l'inclination à mieux percevoir, puis comprendre le ressort des choses. L'image donne envie de savoir de quoi il retourne. Elle a une dimension pénétrante. C'est là sa vertu. Vertu mineure, diront les intellectuels, puisque, selon eux, la véritable connaissance est celle qui s'affranchit des apparences et des sensations immédiates. Le stade de l'image serait donc appelé à être dépassé. Il n'en demeure pas moins qu'il est primordial et souvent essentiel. Les plus grands esprits ont très souvent opéré des bonds décisifs dans leur cheminement intellectuel grâce à l'irruption, aussi soudaine qu'inexpliquée, d'images mentales, d'« éclairs de génie », d'intuitions. Comme le disait Aristote, « jamais l'âme ne pense sans images ».

Et puis, qu'est-ce d'autre que le mythe de la caverne sinon une fable, c'est-à-dire une forme d'image littéraire ? Platon lui-même recourt aux images pour argumenter sa condamnation des images.